

NEW YORK TIMES BESTSELLING AUTHOR

SAWYER BENNETT

AU CREUX  
*de la vague*



# **Au creux de la vague**

Sawyer Bennett

Traduction: Magali Béchade [magali.bechade@gmail.com](mailto:magali.bechade@gmail.com)

Tous droits réservés.

Copyright © 2014 Sawyer Bennett

Editions Big Dog Books, LLC

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur, ou sont utilisés à titre fictif. Toute ressemblance avec des personnes existantes, vivantes ou non, ou avec des événements ou des lieux réels est purement fortuite.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle de ce livre par quelque procédé que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement, le stockage sur un système électronique d'extraction, ou autre, est illicite sans le consentement préalable écrit de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, exception faite des critiques qui pourront en citer de courts extraits dans leur chronique.

Retrouvez Sawyer en ligne !

[www.sawyerbennett.com](http://www.sawyerbennett.com)

[www.twitter.com/bennettbooks](http://www.twitter.com/bennettbooks)

[www.facebook.com/bennettbooks](http://www.facebook.com/bennettbooks)

# Table des Matières

|                      |
|----------------------|
| Dédicace             |
| Prologue             |
| Chapitre 1           |
| Chapitre 2           |
| Chapitre 3           |
| Chapitre 4           |
| Chapitre 5           |
| Chapitre 6           |
| Chapitre 7           |
| Chapitre 8           |
| Chapitre 9           |
| Chapitre 10          |
| Chapitre 11          |
| Chapitre 12          |
| Chapitre 13          |
| Chapitre 14          |
| Chapitre 15          |
| Chapitre 16          |
| Chapitre 17          |
| Chapitre 18          |
| Chapitre 19          |
| Chapitre 20          |
| Chapitre 21          |
| Chapitre 22          |
| Chapitre 23          |
| Chapitre 24          |
| Chapitre 25          |
| Chapitre 26          |
| Chapitre 27          |
| À propos de l'auteur |

# Chapitre 1

Brody

Je range les courses, je plie les sacs en papier kraft marron et je les glisse dans l'espace que je leur ai réservé entre le frigo et le mur de la cuisine. Je me détourne pour observer mon petit studio. Un seul coup d'œil me suffit pour embrasser l'ensemble, vu que mon logement a la taille d'un timbre-poste.

Même si je viens tout juste d'aider Gabby à emménager chez Hunter, je n'ai pas du tout eu besoin de leur demander de me rendre la pareille. Mes seules possessions sont mes vêtements, et encore, c'est ma mère qui me les a offerts. Elle m'a emmené faire les boutiques à ma sortie de prison, le jour qui a suivi mon retour à la maison, et elle m'a équipé d'une garde-robe toute neuve. J'entends neuve en comparaison avec les fringues de prison. J'ai honte que ma mère ait dû acheter des habits pour son fils de vingt-huit ans qui n'a pas un sou en poche.

Mis à part mes habits et mes affaires de toilette, je n'ai rien. Grâce à mes parents, j'ai quand même une voiture à ma disposition... d'emprunt, bien sûr. C'est une vieille Chevrolet Malibu qui dormait sous une bâche et que papa utilisait avant. Ils ne s'en servent pas, mais elle marche bien. Maman et papa ont bien tenté de me la donner, mais je n'ai pas voulu accepter. J'ai préféré capituler en acceptant de l'emprunter jusqu'à ce que je puisse économiser assez d'argent pour la leur racheter.

Heureusement, le studio est complètement meublé, et la cuisine est déjà équipée avec de la vaisselle, des casseroles et des ustensiles. J'ai tout le nécessaire de base pour me débrouiller, parce qu'honnêtement, ce n'est quand même pas sorcier de se faire bouillir un paquet de nouilles pour le repas du soir, et c'est déjà un énorme progrès par rapport à la nourriture que j'avalais en prison.

Je me suis donc muni de mon vieux sac de voyage, j'y ai fourré les vêtements achetés par ma mère, je me suis installé au volant de la vieille Chevrolet empruntée à mes parents, et j'ai commencé par m'arrêter au supermarché du coin pour me constituer un stock basique de provisions alimentaires. Après quoi il ne m'a pas fallu plus de cinq minutes pour emménager dans mon nouveau chez-moi.

On frappe à la porte et je regarde ma montre.

Pile à l'heure.

En trois enjambées, je traverse l'appartement et j'ouvre la porte. Devant moi se tient mon agent de probation, Jimbo Peaks. Un mètre quatre-vingt-dix-huit de muscles solides, un cou massif de taureau et des biceps de la taille d'un jambon. Sa peau est plus sombre que la nuit et ses yeux clairs couleur noisette me donnent la chair de poule quand il me regarde droit dans les yeux, de cet air un peu contemplatif que j'ai bien appris à connaître sur les deux derniers mois, depuis mon retour à la maison.

— Comment vas-tu, Brody ? demande-t-il avec un grand sourire, en avançant une main qu'il m'invite à serrer.

Je prends cette main qu'il me tend, fasciné de voir la mienne, si minuscule en proportion, disparaître dans la sienne. Il faut préciser que pour un homme, je suis loin d'être petit : en fait, je suis presque aussi grand que Jimbo. Mais quand je compare ma masse musculaire à la sienne, j'ai l'impression d'être une miniature, et pourtant j'ai fait beaucoup de sport en prison. Hormis la lecture, la musculation était la seule activité qui me permettait d'employer mon temps de façon utile. Je m'efface pour lui laisser la place de passer.

— Entrez, dis-je en l'invitant à l'intérieur.

Jimbo s'avance dans mon modeste logis et se retourne. Ça y est, il a fait le tour de tout ce qu'il y avait à voir. D'un côté une petite kitchenette qui se fond directement dans mon salon, le long d'un mur. Un lit double occupe l'autre mur, et la salle de bain en prend un troisième. L'ensemble constitue un espace de vie confortable d'un peu plus de quarante mètres carrés, situé juste au-dessus du triple garage de Mabel Fisher. Miss Mabel date de Mathusalem, mais c'est une amie de la famille qui nous connaît depuis que je suis bébé. Elle est excentrique, riche comme Crésus, et elle adore faire des pieds-de-nez à la société bien-pensante.

Et par la société bien-pensante, j'entends tous les insulaires, ici, qui me regardent de haut parce que je suis un assassin.

Mais pas Mabel. Elle était chez mes parents moins de quarante-huit heures après mon retour à la maison pour me serrer contre elle et venir m'embrasser de ses lèvres gercées. Puis elle m'a fait asseoir et tout en buvant un thé, elle m'a raconté tous les potins des Outer Banks de ces cinq dernières années. C'est un sacré numéro ; une véritable bouffée d'oxygène, et l'une des rares dans le coin à bien vouloir me donner une chance. Quand elle m'a proposé de louer cet appartement pour une somme dérisoire, je n'ai pas pu refuser.

— Jolie piaule, mon vieux, retentit la voix tonitruante de Jimbo. Tu as toutes tes affaires avec toi ?

— Oui. Un sac de vêtements et quelques courses alimentaires. J'ai tout ce qu'il me faut.

Jimbo s'esclaffe et se dirige vers ma petite table de cuisine, qui ne peut accueillir que deux personnes. En s'asseyant, il pointe l'autre chaise en me faisant signe de m'asseoir.

— Qu'est-ce que ça fait de ne plus être chez tes parents ?

Je me fends d'un petit sourire et je tapote mes doigts sur la table de la cuisine.

— Ça fait du bien. J'adore mes parents, mais il était temps d'avoir mon propre chez-moi.

— Je comprends tout à fait, renchérit Jimbo, avant de passer à la question suivante. Et au travail, comment ça se passe ?

— Très bien, lui dis-je, parce qu'en effet, c'est le cas. J'aime bien travailler au Dernier Appel et je suis plus que reconnaissant envers mon frère de m'avoir donné ce boulot.

La majorité des types en liberté conditionnelle galèrent pour trouver du travail, ou se retrouvent avec des jobs pourris qui ne leur permettent pas de joindre les deux bouts. Face à l'impossibilité de trouver du travail, puisque personne ne veut leur laisser une chance, ils n'ont pas d'autre choix que de se rabattre sur le crime. Si on m'avait donné une pièce de cinq centimes à chaque fois que j'ai rencontré un récidiviste qui était en prison faute d'avoir pu gagner sa vie honnêtement à la sortie, eh bien... disons simplement que j'en serais à acheter la maison de Mabel plutôt qu'à louer ce studio.

Jimbo ne semble pas se satisfaire de la brièveté de ma réponse et il décide de creuser un peu plus. Son rôle consiste à s'assurer que je m'acclimate à la vie en dehors du milieu carcéral, et la question qui suit ne me gêne aucunement.

— Est-ce que tu as des problèmes d'alcool ?

Je réponds en toute sincérité.

— Non. Je n'ai aucune envie de boire.

— Tant mieux, fait-il avec un sourire entendu. Ça tombe bien, vu que c'est l'un des critères sur lesquels repose ta liberté conditionnelle.

— Écoutez... Critère ou pas, c'est sans importance. Il n'y a rien sur cette planète qui pourrait m'inciter à boire une goutte d'alcool.

— Et pourquoi ça ? questionne-t-il, bien qu'il connaisse déjà la réponse.

Je me répète de toute façon.

— Parce que l'alcool a brisé ma vie. À cause de l'alcool, un homme est mort, une femme s'est retrouvée veuve et un petit garçon a perdu son père. A-t-on vraiment besoin d'aller chercher plus loin ?

— Non, répond doucement Jimbo, en me fixant de ses yeux clairs. C'est une raison suffisamment valable.

Je soutiens son regard, dans l'attente de sa prochaine question. C'est la troisième fois que nous avons ce même rendez-vous depuis mon retour à la maison, mais aujourd'hui, cela se fait dans mon nouveau studio pour qu'il puisse voir où j'habite. En tant qu'agent de probation, il a à la fois un rôle de gardien de prison et une mission de conseiller. Il relève de sa responsabilité de s'assurer que je reste sur le droit chemin, et de faire tout son possible pour que je fasse mes choix en toute clarté. Oui, je me confie pas mal à Jimbo. Mieux que ma propre famille, il connaît bien les luttes intérieures que je mène pour affronter la vie post-prison. Je ne sais pas trop pourquoi, mais dans une certaine mesure, j'arrive à m'ouvrir avec lui, chose que je n'ai pas faite avec ma famille. Je crois que cela tient au simple fait que Jimbo me pose des questions, qu'il me demande comment je me sens et comment je fais face. Mes parents, Hunter, mon jumeau, et ma petite sœur Casey : même s'ils m'aiment plus que l'air qu'ils respirent... aucun d'entre eux ne sait vraiment ce qu'il est possible d'aborder avec moi, ou ce qui pourrait être tabou. Alors ils marchent sur des œufs en ma présence.

— Parle-moi des problèmes d'adaptation que tu rencontres, propose Jimbo pour ouvrir le dialogue.

J'ai déjà entendu cette question, et la dernière fois, ma réponse a été : « Je n'ai rien à dire. » Je m'apprête à lui répéter la même chose, mais il m'interrompt du regard.

— Et ne me raconte pas n'importe quoi non plus.

J'imagine que je ne pourrai pas éternellement éviter d'aborder les vrais problèmes avant de me faire coincer et de me faire arracher les informations qu'il souhaite obtenir. Je prends une profonde inspiration et lentement, j'expire, avant de me mettre à nu.

— Je me réveille à cinq heures tous les jours, quelle que soit l'heure à laquelle je me suis couché la veille. Parce que pendant cinq ans, je me suis réveillé exactement à la même heure, et que je n'avais pas d'autre choix que de me lever à cinq heures. Je ne sais pas comment faire pour rester au lit le matin et dormir un peu plus. Le soir en m'endormant, j'entends encore les

sommiers métalliques qui grincement et l'autre gars de ma cellule se branler en étouffant ses gémissements dans le carré de mousse de cinq centimètres qui nous servait d'oreiller. J'entends les pleurs des petits nouveaux, et j'entends les anciens leur gueuler de la fermer. Quand je ne dors pas, ici, dans la vraie vie, je n'arrive pas à m'avancer dans un angle mort sans avoir les mains moites, parce que j'ai tout le temps l'impression qu'on va me sauter à la gorge. J'étais toujours sur la défensive en prison, je vivais dans la peur de me faire molester par un pervers sexuel. Je suis sorti depuis deux mois et je suis *constamment* en hyperstimulation. L'air est trop frais, la nourriture est trop bonne, les gens parlent trop fort et j'ai du mal à les laisser me toucher. Tout est écrasant, et je ne parle même pas du reste, Jimbo.

Je conclus avec un certain sarcasme, tandis que mes yeux se baissent sur la table :

— Alors oui. J'ai quelques difficultés d'adaptation.

— Comment te sens-tu dans tout ça ?

Mes yeux se lèvent jusqu'aux siens.

— Je suis sur les nerfs. Tout le temps. Je suis renfermé, lunatique, agité. J'ai tout cet espace illimité à ma disposition, mais j'ai du mal à m'éloigner de ce qui m'apporte un sentiment de sécurité. Alors je me contente d'aller au travail, et je rentre chez moi. Point barre.

Jimbo me dévisage de ce regard contemplatif qui me fait frémir, et je peux voir les rouages tourner dans sa tête. Je suis prêt à l'écouter se lancer dans un discours d'encouragement, sur le fait que j'ai l'opportunité de faire quelque chose de ma vie, que j'ai payé pour mes erreurs et que je dois laisser le passé derrière moi. Au lieu de cela, il commente :

— Tu sais... je te trouve atypique.

Je lève les sourcils et pendant un instant, je me demande si je devrais me sentir insulté par cette déclaration, mais je me contente de hausser les épaules en mon for intérieur. Mon côté atypique constitue l'une des nombreuses facettes de ma personnalité. Mais je suis curieux d'en savoir plus.

— Comment ça ?

— En presque douze ans que j'exerce ce métier, je peux compter sur les doigts d'une seule main le nombre de détenus en liberté conditionnelle que j'ai connus, et qui n'ont pas essayé de me convaincre qu'ils n'avaient rien fait, ou qu'on les avait piégés, ou qui, même s'ils avaient fait le coup, accusaient la corruption du système de les avoir envoyés en prison.



Il marque un temps de pause, ses yeux vert-dorés allant et venant entre les miens.

— Mais toi, pas du tout. Tu assumes toutes tes responsabilités et tu n’as jamais essayé de blâmer qui que ce soit ou dieu sait quoi pour ce qui s’est passé. Ça te rend... atypique.

En haussant les épaules, je me cale en arrière sur le dossier de ma chaise.

— Je ne peux m’en prendre qu’à moi-même.

— C’est vrai, approuve Jimbo d’un mouvement de la tête. Il n’y a personne d’autre à blâmer mis à part toi-même, et tu as fait un travail remarquable en acceptant toute ta part de responsabilités. D’ailleurs, tu as même fait un si bon travail qu’on pourrait presque croire que ça t’aide à avoir la conscience tranquille.

Je l’interroge, intéressé de savoir ce qu’il a derrière la tête.

— À quoi voulez-vous en venir ?

— J’entends par là que si tu avais entièrement accepté ta responsabilité et que tu avais la conscience tranquille, tu devrais te sentir plus ou moins en paix.

Je me frotte distraitement le menton en réfléchissant à ses mots. J’ai fait mon temps. J’ai pris mon courage à deux mains et j’ai accepté ma peine. Cela devrait-il m’apporter une certaine paix ?

Jimbo a sûrement raison. Dans ces circonstances, en effet, je devrais peut-être me sentir l’âme un peu plus légère, plus libre. Si j’éprouvais véritablement du remord pour ce qui s’est passé, et que j’avais vraiment tiré ma peine, je ne devrais pas continuer à m’en vouloir comme je le fais.

Sauf que dans mon cas, les circonstances ne sont pas exactement celles que Jimbo a décrites. Il perçoit mon chagrin et mon sentiment de culpabilité, mais il ne voit pas au-delà, parce que l’univers détraqué de Brody Markham ne se résume pas aux séquelles de quelques années de prison. Mes problèmes ont commencé avant même que je sois envoyé en prison. Afin de détourner son regard inquisiteur, j’ajoute d’un ton désinvolte :

— Oui, eh bien... J’imagine que j’ai juste du mal à m’adapter à ma nouvelle routine. Je suis sûr qu’avec le temps, ça ira mieux.

— Bien sûr qu’avec le temps ça ira mieux, acquiesce Jimbo. Mais tu dois y travailler. S’il y a des choses qui te rongent de l’intérieur, il faut les faire sortir. Ça ne sert à rien de les garder.

Ses yeux énigmatiques me fixent à nouveau, songeurs, et l'espace d'un instant, j'ai l'impression qu'il arrive à voir au-delà des boniments que je lui ai servis, ce qui me tracasse profondément. Et ce malaise n'a rien à voir ni avec la prison, ni avec ma capacité d'adaptation future.

Devant mon silence, Jimbo pousse un soupir et passe au point suivant.

— Ton service d'intérêt public. Tu dois t'y mettre tout de suite. Genre là, illico.

— Je sais. J'essaie de trouver un endroit pour le faire.

— Ce n'est pas si dur que ça, mon vieux. Il suffit de regarder la liste que je t'ai donnée et de choisir une option. Je veux ta réponse d'ici à demain.

— Bien sûr, dis-je, bien que l'idée de ramasser des ordures au bord de la route ne m'attire pas beaucoup. Mais je suppose qu'au vu de ma situation, je ne peux pas me permettre de faire la fine bouche.

Mes pensées dévient involontairement vers Alyssa Myers et je repense à son offre de travail bénévole au Refuge, sa structure d'accueil sans euthanasie pour les animaux. Évidemment, ce genre de travail serait exactement dans mes cordes, d'autant que j'adore les bêtes. Mais à la pensée de passer du temps avec elle, en sa présence, je dois admettre que je me sens mal à l'aise.

Je sais que l'expérience catastrophique que j'ai vécue conditionne complètement ma façon de la juger et de la cataloguer, mais pour l'instant, mon mental déjà fragile n'est pas capable de dépasser ce préjugé. En plus, mes cinq sens la trouvent bien trop jolie, ce qui ne fait que tout embrouiller dans ma tête. Ce sentiment d'attirance physique pour quelqu'un envers qui j'éprouve du mépris : c'est une épreuve supplémentaire dont je peux me dispenser.

Oui, je n'ai pas besoin de ça dans ma vie. En me levant de table, je m'adresse à Jimbo :

— Choisissez pour moi et dites-moi juste quand et où il faut que je commence. J'ajusterai mes horaires avec mon frère.

Jimbo se lève et me tend la main, que je viens lui serrer.

— C'est d'accord Brody. Je t'appellerai avec les détails de ton service d'intérêt public, et on se revoit la semaine prochaine. Même lieu, même heure.

J'acquiesce avec un petit sourire.

— Bien sûr. À la semaine prochaine.

Une fois Jimbo parti, je m'avance jusqu'au canapé et je m'assois. Les yeux fixés au plafond, je me demande si c'est à cela que ma vie va se cantonner. Vais-je pouvoir aller de l'avant, alors que j'ai tellement conscience de tout ce que j'ai perdu et que je regrette si amèrement ?

Je n'ai certainement pas la réponse à cette question, mais j'espère que le temps m'apportera plus de clarté.

**You've Just Finished your Free Sample**

**Enjoyed the preview?**

**Buy: <http://www.ebooks2go.com>**